

VOUS me RENDEZ mes SOUVENIRS

Vous m'avez invitée dans votre silence et nous avons longuement écouté ensemble les mots se lever dans son ombre.

Le premier jour où je vous ai vue, élégante, ayant emprunté à l'aristocratie toutes ses tenues, celles du corps et celle des mots, assumant, au-dedans de cet aplomb gagné de fière lutte, votre histoire ouvrière pleine d'histoires, de gares, de corons, et la polio – ce premier jour votre respiration était haletante, vous aviez relevé votre masque respiratoire sur votre front, vos phrases étaient hachées et exsangues et je vous ai interrompue : « Cela a l'air très difficile pour vous de parler comme ça. »

Vous avez acquiescé d'un petit mouvement de tête, et m'avez demandé, soufflant les mots avec peine hors de votre poitrine, « oui... mais pourrait-on rester quand même comme cela cinq minutes ? » Rester ensemble dans le silence... On ne se connaissait pas encore et vous ne saviez pas le cadeau que vous me faisiez : respirer ensemble dans l'ombre d'un silence choisi, désirant, habité, libre, plein de mémoire.

A ce cadeau-là, après quelques jours vous en avez ajouté un autre aussi grand, parfaitement assorti, jumeau peut-être : « Est-ce que vous me liriez quelque chose ? » Vous parliez de la Bible. De ce qu'on appelle les « textes du jour ». Vous disiez ce mot, « lire », et c'était comme un événement important. Je m'appliquais. Après la lecture, vous réfléchissiez en silence et je regardais les mots continuer à croître dans la chambre, prendre consistance, s'ouvrir. Vous disiez quelques mots à votre tour et vous me posiez des questions très personnelles, sur ma façon à moi d'entendre les choses. Comme s'il s'agissait, pour l'une comme pour l'autre, de cueillir les fleurs éphémères et absolument uniques, non réitérables, qui avaient poussé dans la serre de votre chambre sous la pluie de la Parole et de se les offrir.

Au long des récits si détaillés, si captivants que vous me ferez plus tard, j'ai souvent pensé à Annie Ernaux et à cette autre femme, si belle, si rousse, que j'avais rencontrée un autre jour : elle avait passé son enfance dans le château où sa mère était femme de charge et en avait absorbé elle aussi la langue et la gestuelle. Elle avait assimilé la géographie méticuleuse des classes sociales et acquis précocement la science instinctive de s'y mouvoir sans impair, au point que sa mère l'avait rappelée à l'ordre un jour avec cette phrase étonnante : « Arrête, ma fille. Ne va pas plus loin que ta jupe ne porte. » La rosace de sa vie tracée au compas d'un pan de tissu.

Vous, vous étiez allée bien plus loin que la portée de votre jupe et vous continuiez à défricher des routes, depuis votre lit. Après beaucoup d'histoires, d'horloges et de serpents venimeux, de Lourdes et d'Italie, après beaucoup d'histoires, un très beau jour, vous m'avez dit : « Vous êtes précieuse. Vous me rendez mes souvenirs. »

Puis, de nouveau, le silence nous avait gagnées, en même temps que le soir du Royaume nous arrivait par la fenêtre.